This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

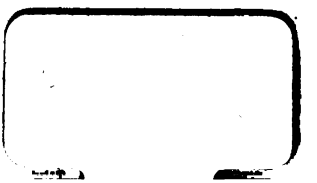
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579553 8



NKK

à L. L. Guillaume
Directeur de l'Académie
de France —

Hommage et Souvenir

Langley. 10 Janv 96

1. Me accident

CHANTS DU PAYSAN

DU MÊME AUTEUR

Même format in-32.

POÉSIE

CHANTS DU SOLDAT, ouvrage couronné par l'Académie française, 135e édition. . 1 fr. »»
NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT, 116e édition. . . . . 1 fr. »»
MARCHES ET SONNERIES, 46e édition. 1 fr. »»
REFRAINS MILITAIRES, 17e édition . . 1 fr. »»

THÉATRE

JUAN STRENNER, drame en un acte, en vers (réimpression). . . . . 1 fr. 50
L'HETMAN, drame en cinq actes, en vers, 22e édition. . . . . 2 fr. »»
LA MOABITE, drame en cinq actes, en vers, 23e édition. . . . . 2 fr. »»

ROMAN

HISTOIRE D'AMOUR, 15e édition, un volume. . . . . 3 fr. 50

ÉDITION ILLUSTRÉE

CHANTS DU SOLDAT, un beau volume grand in-8o, portrait de l'auteur, 50 gravures hors texte, 200 dessins; prix . . . 15 fr. »»

PAUL DÉROULÈDE

CHANTS
DU
PAYSAN

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3
—
1894

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
356190B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1946 L

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

DÉDIÉ

au vieux Toine et à la vieille Mariette

CHAPELET

Métayers

de mon père et de mon grand-père.

Langély, Noël 1893.

PAUL DÉROULÈDE.

Michaux - Apr. 97

PRÉFACE

O ma France, ma vie est mêlée à ta vie ;
Tes hauts faits ont grisé mon cœur d'adolescent ;
Mon cœur d'homme a pleuré sur ta gloire ravie
Et tes blessures même ont fait couler mon sang.

Penché sur les récits de ton antique histoire,
Jour par jour j'ai suivi ton essor radieux
Et les contours sacrés de ton vieux territoire,
Comme un portrait d'aïeul, sont fixés dans mes yeux.

Et tels je les ai vus avant les jours de larmes,
Tels en des jours vengeurs je veux les voir encor,
A ton premier appel prêt à prendre les armes,
Prêt sur ton premier signe à recevoir la mort.

Car mon amour pour toi nul amour ne l'égale ;
Car je t'aime dans tes succès, dans tes revers,
Dans ton ardent besoin de justice idéale,
O Martyre du droit, soutien de l'Univers !

Et puis, — pourquoi cacher ma faiblesse païenne ? —
Si de tes dons divins tout mon être est hanté,
Chère France, qu'un Dieu clément a faite mienne,
Je t'aime... oh ! oui, je t'aime aussi pour ta beauté !

J'ai compté les trésors infinis de ta terre ;
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel ;
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère,
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.

Ce n'est plus seulement l'Alsace ou la Bretagne,
La Lorraine ou l'Anjou, la Provence ou l'Artois ;
C'est ton champ, ta forêt, ton fleuve, ta montagne,
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois.

Et je veux, — attendant qu'un Brennus nous délivre, —
Caché comme un druide au fond d'une forêt,
Chanter ta bonne terre où le ciel m'a fait vivre,
Et tes bons paysans sans qui rien ne vivrait.

I

AVE GALLIA

I

AVE GALLIA

I

Terre de France ! Terre où l'homme rit et chante,
Créatrice d'amour, de joie et de vigueur,
Coin du monde enchanté dont la splendeur me hante,
Ton ciel est sans frimas ; ton air est sans rigueur ;
Plus que ta force encor ta grâce est triomphante,
Plaisir des yeux, attrait des sens, charme du cœur !

II

Un pied sur l'Italie, un pied sur les Espagnes
Ton corps souple et hardi dans un geste hautain,
Plongeant sur l'infini, dominant le lointain,

Se dresse couronné de mers et de montagnes ;
Tandis que fécondant tes joyeuses campagnes
Brûle dans ta poitrine un volcan mal éteint.

III

Qu'ils sont touffus les bois formés par tes grands chênes,
Gauloise chevelue au front mystérieux !
Qu'ils sont riants et purs les flots de tes fontaines !
— Purs comme le cristal, riants comme des yeux —
Et quel souffle embaumé de suaves haleines
Flotte en brouillard léger sur tes prés radieux.

IV

Cinq grands fleuves te font de puissantes artères ;
Pour ossements vivants ton sol a ses granits ;
Et ta vigne et tes blés, joyaux héréditaires,
Pendent en collier d'or entre tes seins brunis.
Le Seigneur t'a bénie entre toutes les terres,
O ma terre, et le fruits de tes flancs sont bénis !

II

ONDÉE

II

ONDÉE

Au soleil empourpré succède un soleil pâle ;
D'énormes flocons blancs roulent dans le ciel bleu ;
Mais, perdant tout à coup cette clarté d'opale,
Le nuage obscurci s'éteint sous la rafale,
Le vent souffle : il fait froid ; le vent s'arrête : il pleut.

Les rapides ruisseaux vont grossir les rivières ;
Le moulin fait tourner sa roue éperdument ;
Le flot pousse le flot et sur leurs vieilles pierres,
Les noirs piliers des ponts en rumeurs singulières
Font gronder l'eau qui passe et fuit en écumant.

La forêt dont la feuille a perdu sa souplesse
Et commence plus lourde à se revêtir d'or
Crépite sous cette eau qui tombe avec rudesse ;
Car ce n'est plus la pluie aimable et qui caresse,
C'est l'averse féconde au jet brutal et fort.

Cependant sous l'auvent que couronne sa treille
Le vieux cultivateur qui se connaît au temps,
Tout en tressant l'osier d'une lourde corbeille,
Regarde tomber l'eau dans ses champs qu'il surveille,
Et ses doigts sont légers, et ses yeux sont contents.

Derrière lui sa bru dans le poêlon qui fume
Jette les poissons d'or que son homme a pêchés ;
Tandis que dans le chai, qu'un vin nouveau parfume,
Lui, le sage semeur, fidèle à la coutume,
Fait tremper dans la chaux les grains bientôt séchés.

Car il faut que demain, lutteurs que rien ne dompte,
Pour la terre en travail les travailleurs soient prêts ;
Que la semence tombe à l'heure où le jour monte,
Et que la main de l'homme éveille, ardente et prompte,
L'esprit du Créateur qui dort dans les guérets.

III

MOISSONS

III

MOISSONS

Les blés, les puissants blés ondulent sous le vent :
C'est le manteau divin de la mère des hommes,
La Terre, en qui tout vit, et par qui tous nous sommes
Nous, l'argile pétrie au gré du Dieu vivant.

Les blés, les puissants blés courbent leurs lourdes têtes.
La main de l'Eternel les sacre et les bénit.
La paille est verte encor sous l'épi qui jaunit.
Préservez-les, Seigneur, du souffle des tempêtes !

Les blés, les puissants blés sont un océan d'or.
Vaillant galérien dont la faux est la rame,
L'homme des champs, courbé sous un soleil de flamme,
Passe à travers ce flot qui cède à son effort.

Les blés, les puissants blés en leurs faisceaux superbes
Semblent au loin un camp dressé sur le terrain.
Gloire à Dieu ! — Les grillons entonnent leur refrain :
C'est la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

IV

MACHINE A BATTRE

IV

MACHINE A BATTRE

Le chauffeur allume et le feu flamboie.
Rourou ! tourourou ! la machine part.
Sur la roue en fer on met la courroie ;
Et le grain de blé, le grain qui chatoie,
Comme un torrent d'or sourd de toute part.

« Par ici ! les gas. Un sac ! vite, vite !
» Celui-ci déborde et cet autre est plein ».
Et, la lourde gerbe à peine introduite,
La machine ardente ardemment conduite,
Rejette la paille et verse le grain.

Elle coule à flots l'heureuse fontaine.
Et, narguant gaîment les fléaux de bois,
Les fléaux de fer sans reprendre haleine
Laissent respirer la machine humaine
Et font en un jour le travail d'un mois.

— « Ça ! dit le chauffeur, — Saint-Éloi l'enseigne,
» Éteignons les feux qui n'ont plus d'emploi !
» Ma bonne batteuse a fini son règne,
» Apporte, garçon, pour que tout s'éteigne
» Un seau d'eau pour elle et du vin pour moi ».

V

BEAU-BLÉ

V

BEAU-BLÉ

I

Quand la machine à battre a fini son battage,
Que la paille est liée et le grain rassemblé,
Si leur grange est remplie et leur grenier comblé,
Beaucoup s'en tiennent là sans chercher davantage.
Mais au vieux moissonneur fidèle au vieil adage
Bon blé ne suffit pas il faut encor Beau-blé.

II

Et les sacs dénoués et rapportés dans l'aire
Versent le grain qui forme une montagne d'or.
« C'est afin, dira l'un, d'en chasser la poussière. »

L'autre dit : « C'est pour mieux l'ensoleiller encor ».
Mais la vérité vraie et la raison première
C'est la fierté qu'il a d'étaler son trésor.

III

Car il est bien son œuvre, et son fait, et sa chose
Ce grain de blé ; c'est bien son bras qui le produit ;
C'est bien son rude effort qui le métamorphose.
O pauvre paysan qu'on dédaigne aujourd'hui !
C'est par lui que tout vit, sur lui que tout repose,
Le sang du genre humain c'est Dieu, la terre, et lui.

IV

Artisan méconnu d'une tâche sublime,
Il n'en a que l'obscur et vague sentiment.
Mais qu'un malavisé le raille seulement,
Qu'un insensé l'outrage, ou qu'un ingrat l'opprime,
Le dédain qu'il ressent et l'orgueil qui l'anime
En sarcasmes amers s'exhalent durement.

V

« Malheur de Dieu ! Voyez ce diseur de sottise !
» Mais la terre sans moi n'a plus qu'à t'enterrer !
» Le pain ne vient pas seul faut pas te figurer !

» Il faut qu'on te le sème avant qu'on te le cuise
» Non ! mais voyez-moi ça, ça blâme, ça méprise,
» Et ça n'est même pas fichu de labourer ! »

VI

Ainsi, montent parfois leur colère et leur plainte
Contre qui vient troubler leur calme habituel.
Mais aussi que leur joie est pure, qu'elle est sainte
Devant ce tas de blé qui leur semble un autel !
En soupesant ces grains dorés comme le miel,
Quel geste de respect se mêle à leur étreinte !

VII

Ils sont là tout autour les jeunes et les vieux,
Echangeant à mi-voix l'éloge ou la critique,
Rendant au blé sacré leur hommage rustique,
Le flattant de la main et le couvant des yeux,
Et lui parlant tout bas comme ils font à leurs bœufs,
— Douce incantation romaine ou druidique. —

VIII

Bientôt, la large pelle au bois luisant et dur
Plonge dans le monceau de paillettes vermeilles ;
Un bras ferme et hardi les lance vers l'azur ;

On les voit s'envoler comme un essaim d'abeilles,
Et puis, comme un collier de perles sans pareilles,
S'égrener en tombant, flot radieux et pur.

IX

Enfin la tâche est faite et l'œuvre est terminée.
Les lourds sacs blancs sont pleins du beau blé de l'année.
Des poules çà et là picorent à l'entour.....
O paisible travail! O sage destinée!
La terre resplendit des derniers feux du jour,
Et le bon laboureur songe au prochain labour.

VI

ÉCOLIER

VI

ÉCOLIER

Petit garçon qui te rends à l'Ecole,
Cueillant les fleurs et battant les buissons,
Le temps qu'on perd est du bien qu'on se vole;
Petit garçon, songe à la parabole:
Sans le bon grain pas de bonnes moissons.

Cet alphabet sur lequel tu sommeilles,
Ce crayon noir qui te semble odieux,
C'est la clef d'or du pays des merveilles.
Petit garçon, l'erreur vient des oreilles,
La vérité suit le chemin des yeux.

Pour vivre il faut produire, acheter, vendre ;
Nul aujourd'hui ne compte sur ses doigts :
Que sauras-tu ne voulant rien apprendre?
Petit garçon, l'homme doit se défendre,
Il est des loups ailleurs que dans les bois.

Des gens viendront qui te voyant t'instruire
Se récrieront : « On en sait trop toujours ;
» Bien labourer vaut autant que bien lire. »
Petit garçon à ces gens tu peux dire :
« Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours. »

D'autres voudront, dans leur orgueil facile,
Effacer Dieu de ton cœur obscurci,
Ils railleront ta prière docile.
Petit garçon, cite-leur l'Evangile.
La vieille Eglise est une Ecole aussi.

VII

LE VIEUX

VII

LE VIEUX

Le râle interrompu reprend, redouble même;
Le front osseux et brun se décharne et pâlit;
Le prêtre est là disant la prière suprême,
Tandis que les enfants pleurent au pied du lit.

Les enfants? Les enfants? Ce sont déjà des pères,
Même le moins âgé des cinq qui sont présents.
Ils ont chacun des fils ayant chacun des terres,
Tout ça bien élevés, mais tout ça paysans.

Et celui qui meurt là, c'est le chef, c'est l'ancêtre,
Le vieux, de qui les mains ont moisson par moisson,
Sou par sou, jour par jour, sans repos, sans bien-être,
Assemblé le domaine et bâti la maison.

Il s'est pourtant couché la veille sans se plaindre,
En se déshabillant tout seul comme il faisait ;
Rien n'indiquait qu'en lui la vie allait s'éteindre ;
Pourquoi ce soir, plutôt qu'hier ? Lui seul le sait.

Mais seulement, le soir, au repas de famille,
Il a fait sans parler le tour de tous ses gas ;
Et, le bâton de houx qui lui sert de béquille,
Il l'a jeté lui-même au feu d'un geste las.

A coup sûr il est vieux, il est fatigué certe,
Et depuis bien assez longtemps, — oh ! bien assez ! —
Sous ses robustes bras la terre s'est ouverte,
Pour qu'elle s'ouvre enfin sous ses pieds harassés.

Mais ce n'est pas de quoi déraciner ce chêne.
Non, non ! son cœur d'hier vaut son cœur d'aujourd'hui.
Ce n'est pas lui qui fuit le travail et la peine,
Hélas ! c'est le travail qui ne veut plus de lui.

Pour la première fois sans qu'aucun le lui dise,
— Et qui donc eût osé le lui faire entrevoir? —
Le vaillant a senti finir sa vaillantise :
C'en est fait du labeur, c'en est fait du devoir.

On a rentré les blés sans qu'il ait pu rien faire ;
Ni porter le fallot dans le chemin bourbeux ;
Ni balayer les grains épars tombés dans l'aire ;
A peine se tenir debout devant les bœufs.

Et dès lors, à quoi bon prolonger sa faiblesse?...
Il sent qu'il n'a plus rien à faire ; il s'y résout.
Il ne meurt pas d'un mal quelconque ou de vieillesse,
Il meurt de n'avoir plus à vivre, voilà tout.

VIII

EN ROUTE

VIII

EN ROUTE

Il est parti pour l'armée,
Le cœur gros, l'esprit soumis.
Les chercheurs de renommée
Ne sont pas de ses amis.
Il est parti pour l'armée.

Il embrasse tous ses vieux.
Et vers sa pauvre demeure
Il tourne longtemps les yeux.....
Trois ans ce n'est pas une heure !

Il est en route à présent
Le bon petit paysan.

Il est parti pour la guerre.
Il aurait mieux aimé pas.
Mais quoi ! puisqu'on doit la faire,
Puisqu'ils y vont les soldats,
Il est parti pour la guerre.

C'est au hasard qu'il fait feu
A la première escarmouche ;
A la seconde, morbleu !
Il guette, il ajuste, il touche.

Il est en route à présent
Le bon petit paysan.

Il est parti pour la gloire,
Sans bien savoir ce que c'est.
Mais il croit ce qu'il faut croire,
Ce qu'il faut faire il le fait.
Il est parti pour la gloire.

O race bonne aux combats,
De corps vaillant, d'âme saine!...
Quels soldats tu formeras!
Quand tu seras capitaine!

Il est en route à présent
Le cher petit paysan!

IX

CHANSON

IX

CHANSON

L'eau qui tombe et l'eau qui court
Sont deux porteuses de joie.
Heureux l'agreste séjour
Où le bon vent les envoie !
C'est par l'une que tout vit,
Sans l'autre que tout succombe.
Béni soit Dieu qui nous fit
L'eau qui court et l'eau qui tombe !

L'eau qui court porte en courant
Sa fraîcheur féconde et douce.
Au bord de son flot errant
La fleur s'ouvre, l'herbe pousse ;

Et, de l'arbre à l'arbrisseau,
La forêt s'y désaltère.
L'eau qui court, fleuve ou ruisseau,
C'est la santé de la terre !

Mais l'eau qui tombe, en tombant
Eteint les chaleurs brûlantes.
La sève qu'elle répand
Nourrit vignes, blés, et plantes.
Le corps se sent tout joyeux
Dans l'air qu'elle purifie.
L'eau qui tombe, l'eau des cieux
C'est la source de la vie.

L'eau qui tombe et l'eau qui court
Sont deux porteuses de joie.
Heureux l'agreste séjour
Où le bon vent les envoie !
C'est par l'une que tout vit,
Sans l'autre que tout succombe.
Béni soit Dieu qui nous fit
L'eau qui court et l'eau qui tombe.

X

CONSEILS

X

CONSEILS

Paysan qui cherches femme,
Prends-la, plus tôt que plus tard,
Au cœur simple, au doux regard ;
Si ses yeux ont trop de flamme...

Crois-moi, paysan, crois-moi !
Ne la prends pas, jarnigoi !

Ces yeux-là ne sont pas nôtres,
C'est le paradis des autres,
Ce sera l'enfer pour toi.

Prends-la de grandeur moyenne,
Et d'esprit à l'unisson.
Si sa taille et sa raison
Dépassent par trop la tienne...

Crois-moi, paysan, crois-moi !
Ne la prends pas, jarnigoi !

Forte taille et forte tête,
Pour les tiens c'est la tempête,
Et c'est la grêle pour toi.

Prends-la d'aplomb sur ses hanches,
De corps sain, d'aspect nerveux,
Belle même si tu veux ;
Mais si ses mains sont trop blanches...

Crois-moi, paysan, crois-moi !
Ne la prends pas, jarnigoi !

Ces mains ne savent rien faire,
C'est du travail pour ta mère
Et c'est du souci pour toi.

XI

LE SENTIER

XI

LE SENTIER

ELLE.

Encor toi !

LUI.

Toujours moi.

ELLE.

C'est avoir trop d'audace.

LUI.

Ce sentier n'est il pas commun à nos parents ?

ELLE.

Mais tu le prends toujours juste à l'heure où j'y passe.

LUI.

Mais tu passes toujours à l'heure où je le prends.

ELLE.

Il faut bien que je porte à goûter à mon père.

LUI.

Il faut bien que chez nous j'aille goûter aussi.
Je n'ai personne moi qui monte à notre terre
M'apporter un repas fait comme celui-ci.
Jamais ma soupe à moi n'embauma de la sorte.

ELLE.

Si ma soupe vraiment a de quoi te tenter,
Mon père n'est pas homme à te fermer sa porte.

LUI.

Oui, mais c'est dans ces bois que j'y voudrais goûter.

ELLE.

Nenni da ! les soupers sur l'herbe me déplaisent.

LUI.

L'herbe sans le souper me plairait tout autant.
Dégage un peu tes mains des fardeaux qui leur pèsent ;
Assieds-toi sous ce hêtre et causons un instant.

ELLE.

Ni causer ni m'asseoir. Laisse-moi passer !

LUI.

Diable !
Tu n'étais pas si prompte à partir l'autre jour.

ELLE.

L'autre jour je croyais ce qui n'est plus croyable.
Hélas ! le cœur se serre et s'ouvre tour à tour !

LUI.

Que t'ai-je jamais dit dont j'aie à me dédire ?
Quel soleil disparu t'ai-je fait entrevoir ?
Mes discours changent-ils pour changer ton sourire ?

ELLE.

Ce n'est pas toi qui m'as menti, c'est mon espoir.

Dès la première fois que tu m'as rencontrée,
J'ai cru que tu savais qui j'étais.

LUI.

Pourquoi non ?
Votre ferme est là-haut derrière la hêtrée ;
Ton père est le vieux Toine, et Toinette est ton nom.

ELLE.

Tu me crois pauvre alors ?

LUI.

Mais, ni pauvre ni riche.
Vos champs ont de nos champs la terre et la grandeur ;
Tous sont bien cultivés, aucun ne reste en friche ;
Votre vin est au nôtre égal sinon meilleur.

ELLE.

Hélas ! hélas !

LUI.

Voilà ce qui te désespère ?

ELLE.

Pourquoi me parles-tu si tu ne m'aimes point ?
Si tu m'aimes pourquoi n'en rien dire à mon père ?

LUI.

Nous n'en sommes pas là.

ELLE.

Nous en sommes plus loin.
Est-ce en vain qu'on a pris trois baisers sur ma joue ?

LUI.

On n'en a pas plus pris que l'on n'en accordait.
T'ai-je fait violence et faisais-tu la moue ?

ELLE.

Non, mais le lendemain mon père t'attendait.

LUI.

Ah ! ah ! nous prévenions notre père ?

ELLE.

Oui, sans doute.

LUI.

C'était un piège alors qu'on tendait sous mes pas.

ELLE.

Le piège, s'il en est, se dressait sur ma route,
Et ce que je voulais c'était n'y tomber pas.

LUI.

Il faut un défenseur à ta vertu sévère.

ELLE.

Il faut à ma vertu de ne jamais mentir.

LUI.

Si dire qu'on fait mal empêchait de mal faire !...

ELLE.

Savoir qu'on le dira n'y fait pas consentir.

LUI.

C'est monsieur le curé qui t'apprend ces sottises ?

ELLE.

C'est ma mère d'abord, et c'est moi-même après.
Je sais bien des secrets sans que tu me les dises.
De celles qui font mal je connais les regrets.
Je les vois s'en aller servantes à la ville,
Cachant au loin leur honte et traînant leur effroi ;
Il en est dont l'hospice est devenu l'asile.
Moi, je veux travailler, vivre et mourir chez moi.

LUI.

Et moi je ne veux pas sans être sûr qu'on m'aime
Enchaîner à jamais ma jeune liberté.

ELLE.

Ma liberté, je crois, s'enchaînerait de même,
Et mon amour exige aussi sa sûreté.

LUI.

Quand tu serais ma mie avant d'être ma femme,
Vraiment le beau malheur !...

ELLE.

Le beau bonheur vraiment,
Dont le seul souvenir deviendrait un long blâme !
Non ! je te veux pour homme et non pas pour amant.
Mes enfants, si j'en ai, naîtront à la bonne heure,
Sans que j'aie à rougir d'aucun mauvais propos.
Femme qui n'entre pas front haut dans sa demeure,
En voit sortir la joie et s'enfuir le repos.

LUI.

Peut-être as-tu raison ?

ELLE.

« Peut-être » oses-tu dire?
Tu ne m'écoutes guère ou ne me comprends pas.

LUI.

M'aimes-tu seulement?

ELLE.

Ce doute est encor pire.

LUI.

Dis-le-moi de plus près et dis-le-moi tout bas.

ELLE.

Adieu!

LUI.

Non, non! Écoute avant que tu t'en ailles.
Puisque ton père est là, dis-lui que dès demain
J'irai chez vous chercher mon baiser d'accordailles.
Passe ta route, enfant! Tu suis le droit chemin.

XII

ACCORDAILLES

XII

ACCORDAILLES

Des houppes rouges sur les yeux,
La vieille jument poulinière
Piaffe, s'ébroue et fait la fière
Sous son collier aux longs poils bleus.
Et la carriole proprette,
Sous sa bâche mise avec soin,
En gardant son odeur de foin,
A perdu son air de charrette.

— Huhau ! Diha ! Gare dessous !
C'est loin chez toi, c'est près chez nous ! —

On monte, on s'installe, on se serre,
Les petits sont sur les genoux.
« Allons le père! allons la mère! »
Le gars veut vous emmener tous
Car s'il a fait son choix sans vous
Encor veut-il qu'elle vous plaise,
La belle fille aux grands yeux doux
Qui lui met le cœur tant à l'aise.

— Huhau! Diha! Gare dessous!
C'est loin chez toi, c'est près chez nous! —

Comme elle court la bonne bête!
Est-ce l'avoine? Est-ce l'instinct?
Sent-elle que c'est jour de fête
Comme ce fut jour de festin?.....
Mais le joyeux chercheur d'épouse
Qui voit la route s'abréger
File, file, le cœur léger,
Dans le vent qui gonfle sa blouse.

— Huhau! Diha! Gare dessous!
C'est loin chez toi, c'est près chez nous! —

« Dis donc, garçon. — Quoi dire, père?
» — A-t-elle l'air fort? — Elle l'a.

» — Et l'air bon? demande la mère.
» — Ah! pour sûr qu'elle a cet air-là. »
Chacun se tait et chacun pense.
Le garçon soupire inquiet,
Et deux ou trois bons coups de fouet
Rapprochent encor la distance.

— Huhau! Diha! Gare dessous!
C'est loin chez toi, c'est près chez nous! —

Mais voici déjà la chaumine
Dont la porte s'ouvre déjà.
« — Bonjour voisin, bonjour voisine;
» Et cette fille-là c'est ça?
» — C'est ça, voisin. — Tant mieux! fait l'homme.
Et la mère à son tour : « Tant mieux! » —
» Alors embrassez-vous les fieux!
» C'est affaire faite ou tout comme. »

— Huhau! Diha! Gare dessous!
C'est loin chez toi, c'est près chez nous! —

XIII

PLAINTE

XIII

PLAINTE

Tu dis : « Les travailleurs de terre sont heureux !
» Tout maintient leur santé dans sa force première,
» Ils ont pour eux l'air pur, l'espace, la lumière... »
Je dis moi : Pauvres gens, que n'ont-ils pas contre eux!

Dans le brouillard des prés les fauches matinales;
Le froid du soir qu'on prend en ramenant les foins;
Et le manque de vivre et le manque de soins;
Et l'incessant fardeau des besognes rurales.

Puis, c'est le vent d'hiver qui vient les assiéger;
C'est le soleil d'été qui leur brûle l'échine;
C'est le cheval, ce sont les bœufs, c'est la machine.....
Pour eux tout est menace et tout devient danger.

Combien voient grisonner leurs cheveux avant l'âge;
Blessés par le bétail, combien restent perclus;
Que de bons travailleurs qui ne travaillent plus,
Jeunes, mais aussi vieux que les vieux du village!

La lutte avec la terre a ses martyrs aussi :
Maint défricheur de sol, vaillant, robuste, alerte,
Voit la fièvre du fond de la lande entr'ouverte
Surgir le jetant là, hâve, faible et transi.

Combien enfin, combien à leur heure dernière,
De qui le pauvre corps tout courbé, tout voûté,
Avide d'un repos qu'il n'a jamais goûté,
Ne pourra même pas s'étendre dans la bière!

XIV

DOUCEMENT

XIV

DOUCEMENT

Le bon laboureur qui parle à ses bêtes
A pour leur parler un mot enchanté,
Qui sert même en cas de difficulté.
Comme les humains les bœufs ont leurs têtes,
Plus d'un l'a souvent très près du bonnet.
Et ce mot suffit pour les calmer net :
« Doucement Barrot ! Doucement Vermet ! »

Dès le point du jour monté dans sa terre,
Le bon laboureur qui ne chôme pas,
Pousse sa charrue en sifflant tout bas.
L'aiguillon qu'il tient n'aiguillonne guère ;

Les bœufs vont tout seuls tirant sur l'arau
Mais le soc à gauche enfonce un peu trop :
« Doucement Vermet ! Doucement Barrot ! »

La chaleur du jour devient meurtrière :
C'est l'heure où l'on mange et l'heure où l'on dort.
Les bœufs dételés mais liés encor
S'en vont joug au front boire à la rivière.
Or l'un ne veut pas quand l'autre voudrait ;
Il lève la tête et reste en arrêt :
« Doucement Barrot ! Doucement Vermet ! »

Et sans prolonger cette humeur revêche,
Tous deux font la paix, ils boivent tous deux.
Le bon laboureur rentre alors ses bœufs ;
Leur étable est propre et leur paille est fraîche,
Ils ont du bon foin tant qu'il leur en faut.
Qui frappe est bien fou, qui crie est bien sot !
« Doucement Vermet ! Doucement Barrot ! »

XV

DÉFRICHEMENT

XV

DÉFRICHEMENT

En tourbillons légers tout à coup disparues
Les hirondelles sont déjà sous d'autres cieux;
Dans les airs refroidis passent des vols de grues;
Le hibou hurle au fond des bois silencieux.

Comme un vaste filet aux innombrables mailles
On voit s'étendre au loin les champs deux fois hersés;
Nos pères nourriciers ont fini leurs semailles,
Calmes mais assidus, actifs mais non pressés.

La besogne s'est faite en saison opportune.
Décembre peut venir et ses mortels frimas,
Les blés auront déjà deux feuilles au lieu d'une,
Ils vivront et le pain ne nous manquera pas.

Cependant sans repos autre que son dimanche,
Voilà le travailleur qui retravaille encor,
Il a pris de nouveau sa pioche et sa tranche,
Et sa force invaincue entame un autre effort.

Il va là-haut fouiller les flancs de la colline.
Son fils aux bras nerveux l'a déjà devancé
Qui lourdement courbé sur le soc qu'il incline,
Trace le premier rang pour le premier fossé.

La terre en vain résiste; il appuie, il pénètre;
Et, comme un chef d'armée avec ses bataillons,
Sur le sol défriché dont il s'est rendu maître,
Il va de place en place installer ses sillons.

Puis le père à son tour frappe la terre épaisse;
En ôte l'herbe; y mêle un fumier bien tassé;
Comme le laboureur de la fable, il ne laisse
Nulle place où la main n'ait vingt fois repassé.

Il n'est trésor caché que son effort n'atteigne.
Les germes endormis sortent de leur sommeil,
Le fond du sol creusé boit l'air et s'en imprègne,
Le rocher mis à nu se réchauffe au soleil.

Enfin un grand carré se dessine et s'aligne.
Jamais sol mieux choisi n'eut un apprêt meilleur
C'est le berceau futur de la future vigne...
L'homme a fait son devoir. Fais le reste, Seigneur!

XVI

VIGNE

XVI

VIGNE

Ingrat qui te crois malheureux,
Et te plains des coteaux pierreux,
Ta pierre est pierre d'espérance.
Plante la Vigne, vigneron !
La Vigne est le plus beau fleuron
De la couronne de la France !

Pour sûr ça ne vient pas tout seul.
Interroge un peu ton aïeul,

Consulte l'ancien du village.
Ils t'en diront long les bons vieux.
Et s'ils pouvaient parler tes bœufs
Ils t'en diraient bien davantage.

Ils te diraient que de labours
Il lui faut ! et que de secours
Pour que la vigne vive et prenne.
Le proverbe est sage en effet
Et c'est pour elle qu'il est fait :
« Tout par travail et rien sans peine. »

Tes blés ne sont rien à côté,
Quand le grain en terre est jeté,
Il pousse presqu'à l'aventure
Mais l'autre... hélas ! pauvre de toi !
Ça craint le chaud, ça craint le froid,
Et des maux de toute nature.

Seulement... — oh ! oui seulement ! —
Quand la grappe pend au sarment
Et que le vendangeur la cueille,
Quand sous le pampre échevelé
Le raisin brille bien gonflé
C'est de l'or qui naît sous la feuille.

C'est ta fortune, et c'est encor
L'esprit plus gai, le bras plus fort,
Un peuple heureux qui se sent vivre.
Honneur au raisin noir ou blond !
Et fi de la fleur du houblon
Qui vous rend saoûl sans vous rendre ivre !

XVII

PAIN ET VIN

XVII

PAIN ET VIN

Dans la plaine, les blés comme un grand lac tranquille
Etalent au soleil leur blonde immensité ;
Sous la brise parfois leur lourde masse oscille,
Mais, reprenant bientôt leur surface immobile,
Ils dorment le sommeil de la fécondité.

Or voici que du haut de la vieille colline,
— Spectacle merveilleux dont les yeux sont surpris —
Un torrent de feuillage accourt, bondit, chemine,
Cascade aux flots changeants dont la splendeur domine
Verte et pourpre au milieu des sillons noirs et gris.

C'est elle, c'est la vigne ! O miracle ! O mystère !
Cet arbrisseau moins grand qu'un buisson des chemins
Qui porte dans ses flancs, qui verse dans ton verre
Le rire du soleil et le sang de la terre,
C'est la joyeuse sœur du blé cher aux humains.

L'un ne va pas sans l'autre et tous les deux font l'homme.
Aux nations sans vin la chair est sans esprit.
La vigne est la fierté des peuples qu'on renomme.
En Grèce, vin de Chio, vin de Falerne à Rome,
C'est sous les pampres verts que la gloire fleurit.

XVIII

RONDE

XVIII

RONDE

Dansé autour du cep, vieux soleil de Gaule !
Donne à chaque pied, mets dans chaque grain
Tout ce qui sourit, tout ce qui console
Et que le sanglot s'achève en refrain.
Danse autour du cep, vieux soleil de Gaule !

Danse autour du blé, soleil de chez nous !
Donne à chaque épi, mets dans chaque gerbe

Toute la santé nécessaire à tous.
Rends la mère heureuse et l'enfant superbe.
Danse autour du blé, soleil de chez nous !

Danse autour des fronts, soleil de la France !
Fais luire à nos yeux longtemps obscurcis
Un rayon de gloire, un feu d'espérance ;
Mets ton nimbe d'or sur nos noirs soucis.
Danse autour des fronts, soleil de la France !

Danse autour des cœurs, soleil du bon Dieu !
Verse dans chaque homme, inspire à chaque être,
L'immense besoin de s'aider un peu.
Car vivre pour soi mieux vaut ne pas naître !
Danse autour des cœurs, soleil du bon Dieu !

XIX

PAYSAN

XIX

PAYSAN

Il est des gens qui font de ce terme une injure,
Ingrats qui, dédaignant village et villageois,
Raillent ces va-nu-pieds à la main noire et dure
Qui s'acharnent, courbés sur leur besogne obscure,
Et vivent au milieu des bêtes et des bois.

— O bon travailleur de la terre !
Je baise ta main tutélaire

Qui me nourrit et me soutient.
Cher va-nu-pieds je te vénère.
Paysan, paysan mon père,
Merci du pain quotidien. —

D'autres, en lui jetant ce nom dans un blasphème,
Viennent dire : « C'est bon pour lui de croire en Dieu ;
» De graviter autour du vieux clocher qu'il aime,
» Entre les fils qu'il fait et les moissons qu'il sème :
» Soyons sans foi ni loi, n'ayons ni feu ni lieu. »

— O croyant des vieilles croyances !
La terre à qui tu te fiances
N'épouse pas les mécréants.
Laisse ces fous à leurs démences,
Car ce sont les espoirs immenses
Qu'il faut à tes efforts géants. —

Ceux-ci plus réfléchis mais non pas moins sévères
Blâment le paysan d'être sans passions,
De regarder passer les hommes populaires
Sans imiter nos cris, sans gagner nos colères,
Indifférent et sourd à tant d'ambitions...

— O vrai philosophe ! O vrai sage !
Qu'un tribun débarque ou naufrage

Tu n'en paieras pas moins d'impôts.
Qu'importe au rocher de la plage
La couleur des flots si leur rage
Doit le harceler sans repos : —

« Mais, disent-ils, il a l'âme avare et vilaine ;
» Sa force infatigable et ses bras invaincus,
» C'est par amour du gain qu'il les rive à la peine ;
» Il ne rêve qu'épargne, il ne cherche qu'aubaine ;
» Et son cœur sans désir danse au bruit des écus. »

— O prévoyant de la misère !
Le reproche qu'ils t'osent faire
C'est de vouloir vivre demain.
Econome d'un gain précaire,
Tu manges peu ne gagnant guère,
Pauvre thésauriseur de pain ! —

« Pour la glorifier sa tâche est trop aisée,
» Dit l'autre, son travail n'occupe que ses bras.
» Il s'y rend sans élan, il s'y met sans pensée ;
» D'un geste machinal sa charrue est poussée ;
» Ses bœufs marchent il n'a qu'à marcher dans leurs pas. »

— O serviteur sans servitude !
Ta tâche est difficile et rude,
Tu guettes l'heure et le moment :
Le ciel, les airs sont ton étude ;
Et tu lis avec certitude
Au grand livre du firmament. —

« L'homme des champs fût-il l'homme de la nature
» Que le poète admire en le poétisant ;
» Eût-il l'esprit plus haut et la raison moins dure ;
» Eussions-nous tous pitié du tourment qu'il endure,
» Un paysan toujours restera paysan. »

— Oh ! oui restez ce que vous êtes !
Faites toujours ce que vous faites !
Méprisez ces mots méprisants.
Calmes, laborieux, honnêtes,
Levez vos yeux, dressez vos têtes,
Hommes du pays, Paysans ! —

XX

RÉVEIL

XX

RÉVEIL

Le vent jette sur la rive
Un vieil arbre mort.
Pauvre trépassé, l'eau vive
Le ranime encor.

Par je ne sais quel mystère,
Que Dieu seul connaît,
Sans racines et sans terre
Le mourant renaît.

356190

Au pied de la souche noire
Pousse un rameau vert.
Et toi, cœur, cœur sans mémoire
Tu ris au ciel clair!

XXI

MERCI !

XXI

MERCI !

C'est ainsi qu'éloigné des luttes politiques,
Au fond de l'Angoumois j'ai fait ces chants rustiques
Et paysan, vivant parmi les paysans,
J'apaisais mes soucis à partager leurs peines,
Fermant l'oreille au bruit des insultes lointaines
Dont l'écho se perdait sous les cieux bienfaisants.

Oui, c'est ainsi que calme et muet sous l'injure,
Sans rancune, mais non certes pas sans blessure,

J'acceptais mon destin sans accuser mon sort,
Ainsi que dans l'asile hérité de mon père,
Laissant agir pour moi le temps en qui j'espère,
Je forçais ma pensée à suivre un autre essor.

O mes vieux métayers témoins de mon enfance,
Amis dont l'amitié prit toujours ma défense,
Hommes au front ridé, femmes aux cheveux blancs,
Chers et bons compagnons de qui la rude étreinte
Honore sans discours, et compatit sans plainte,
Et qui portez joyeux vos fardeaux accablants!

O mon ruisseau d'argent, ô ma claire Nisonne
Où dort le nénuphar, où le roseau frissonne,
Conseillère d'oubli, de sagesse, et d'espoir!
O mon vieux toit paisible entouré de cabanes
Et dont le seuil usé porte en lettres romanes
Comme un conseil d'ami ces deux mots « Bon Vouloir »,

Et vous vertes forêts, et vous vieilles allées,
Abri consolateur des âmes désolées
Où les ombres des miens marchaient à mes côtés;
Sol généreux et fort de ces tranquilles rives,
Champs couverts de moissons, prés sillonnés d'eaux vives,
Quelle aide et quel secours vous m'avez apportés!

CREDO

CREDO

Je crois en Dieu. Le siècle est mauvais, l'heure est trouble;
Un souffle de blasphème égare les esprits;
L'honneur contre l'argent se joue à quitte ou double;
Le mal est sans danger et l'homme est sans mépris.

Je crois en Dieu. La mode est d'insulter le prêtre.
Bien imprudent qui fait le signe de la croix!
Quiconque est un chrétien est bien près d'être un traître.
Des devoirs nul n'en veut, nous n'avons que des droits.

Je crois en Dieu. Qu'importe à ma prière ardente
Des criminels joyeux le triomphe apparent !
Ce cercle de dégoût n'est pas l'enfer du Dante,
Mon cœur n'a pas perdu l'espérance en entrant.

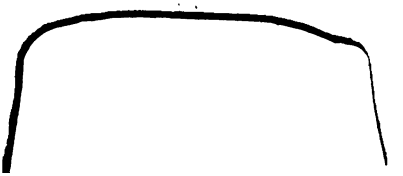
Je crois en Dieu. La France attristée, abattue,
Laisse opprimer son âme et forcer son aveu ;
La grande Nation dort d'un sommeil qui tue.
Mais l'heure du sursaut viendra. Je crois en Dieu !

FIN.

TABLE

Préface		I
I.	Ave Gallia	1
II.	Ondée	5
III.	Moissons	9
IV.	Machine a battre	13
V.	Beau-Blé	17
VI.	Écolier	23
VII.	Le Vieux	27
VIII.	En Route	33
IX.	Chanson	39
X.	Conseils	43
XI.	Le Sentier	47
XII.	Accordailles	57

XIII. Plainte. 63
XIV. Doucement 67
XV. Défrichement. 71
XVI. Vigne 77
XVII. Pain et Vin. 83
XVIII. Ronde. 87
XIX. Paysan 91
XX. Réveil 97
XXI. Merci! 101
Credo. 105

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 24450-12-93. — (Encre Lorilleux).

OCT 23 1947